

Avant-propos

Jean-Pierre Pichette

Volume 5, 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1039349ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1039349ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société Charlevoix
Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1203-4371 (print)

2371-6878 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Pichette, J.-P. (2002). Avant-propos. *Cahiers Charlevoix*, 5, 5–9.
<https://doi.org/10.7202/1039349ar>

AVANT-PROPOS

par Jean Pierre Pichette

La parution de ce cinquième numéro des Cahiers Charlevoix coïncide avec le dixième anniversaire de fondation de notre Société. Respectant l'esprit des traditions qui a présidé à la naissance de notre collectif, notre secrétaire, Michel Gaulin, a jugé opportun, et les membres ont aussitôt ratifié sa proposition, d'officialiser le système des fauteuils, selon le modèle établi par notre aînée, la Société des Dix. Désormais les pages liminaires de nos cahiers reproduisent le nom de tous les sociétaires qui ont fondé ou qui ont été élus à l'un des dix fauteuils que pourrait compter la Société Charlevoix. Jusqu'à ce jour, et même si notre nombre, par suite de deux démissions et d'un décès, se limite à cinq membres en règle, huit membres ont occupé des fauteuils.

Au cours de l'automne 2001, la Société Charlevoix a procédé à l'élection de son huitième associé, Yves Frenette, qui est professeur au département d'Histoire, du Collège universitaire Glendon de Toronto. Nos lecteurs attentifs auront noté que la contribution du nouveau venu s'ajoute ordinairement à la toute fin du cahier et que, pour éviter que son auteur y languisse indéfiniment, elle progresse de numéro en numéro vers la première place. Une telle rotation assure à chacun des membres la possibilité d'occuper à tour de rôle toutes les

places, de la dernière à la première, pourvu que celui-ci produise le nombre d'articles nécessaire. C'est donc exceptionnellement que le premier article de notre benjamin figure en tête de ce numéro. Mais la nature de son propos l'exige, car il a préparé un article-hommage à notre premier membre disparu. Dans le panorama qu'il brosse de la carrière de Roger Bernard, il rappelle quel intellectuel engagé il était et combien dérangeait la thèse, qu'il avait conçue, de l'émergence d'une identité bilingue dans la francophonie minoritaire. À travers les écrits du sociologue, notamment De Québécois à Ontarois, l'enquête Vision d'avenir, et ses articles sur l'exogamie et les transferts linguistiques publiés dans nos cahiers, comme ses travaux pionniers sur les sentiers migratoires, tels qu'ils se manifestent dans *Le Travail et l'espoir*, Frenette retrace la genèse et le cheminement de cette pensée, sans condescendance cependant, avec ses forces et ses faiblesses, en signalant surtout la réflexion et les discussions que cet « intellectuel de l'Ontario français » aura su provoquer. Une bibliographie de l'œuvre de Roger Bernard accompagne cet article.

Les quatre travaux, qui composent la section « études » de ce cahier, ont, dans une version antérieure accordée aux circonstances, fait l'objet de communications dans le cadre du colloque international « Le Passage du Détroit »; tenue à l'Université de Windsor, du 19 au 21 juillet 2001, cette rencontre intellectuelle prenait place parmi les grandes célébrations du tricentenaire de la fondation de Détroit en 1701 et soulignait, bien sûr, la présence française dans le sud-ouest de l'Ontario. Ce fut, pour la Société Charlevoix, une première participation collective de tous ses membres à un colloque international et aussi la première tentative d'orienter nos travaux autour d'une thématique commune bien circonscrite. Dans l'ensemble, l'expérience s'est avérée heureuse.

Fernand Ouellet ouvre la section « études ». Allant à l'encontre des thèses égalitaristes (Dechêne, Greer) ou partiellement égalitaristes (Paquet et Wallot, Courville) qui ont cours pour expliquer les sociétés nouvelles, notre doyen examine

les «disparités socio-ethniques» et les «hiérarchies de la terre» qu'il constate avant 1871 dans les cantons de Malden et de Sandwich, dans le sud-ouest ontarien. Cet article fait suite à son analyse de la population de Hawkesbury et d'Alfred, dans l'est ontarien, où il avait spécifiquement abordé cette question. Parmi les nombreux facteurs qui sont au cœur de sa discussion et qui permettent de rendre compte des écarts entre les groupes ethniques, le moment de l'arrivée dans la région a une importance substantielle. Si les Canadiens français avaient été les derniers venus dans l'Est, ils furent les premiers dans le Sud-Ouest, ce qui leur donna une prépondérance certaine. Mais d'autres facteurs jouent aussi un rôle important, notamment l'âge et le lieu d'origine, la religion et l'alphabétisation. Sans négliger aucun de ces éléments, mais en considérant en outre les pratiques antérieures de distribution des terres, à partir de sources diverses — aveux et dénombrements, terriers, recensements —, Fernand Ouellet montre que les inégalités sont structurelles, que la thèse égalitariste «relève beaucoup plus du mythe que de la réalité», car l'évolution du Québec, comme celle de Malden et de Sandwich avant 1871, n'est «qu'un aspect de la prolifération des inégalités socio-économiques et socioculturelles à tous les niveaux».

Michel Gaulin porte son regard sur un curieux recueil de la fin du XIX^e siècle, *Le Détroit des légendes*, un ouvrage publié en anglais par Marie Caroline Watson Hamlin. Il considère d'un point de vue littéraire tant l'édition originale de 1883 que la traduction que Richard Ramsay en a faite en 1991. Bien que les données biographiques sur l'auteur soient incomplètes et les références utilisées pour l'élaboration de l'ouvrage soient vagues et ne donnent guère prise à une confrontation des sources, notre collègue sonde les thèmes légendaires et les allusions historiques des trente et un récits du livre pour définir l'image que l'écrivain donne de la région du Détroit. Il établit encore un parallèle entre le travail de cet écrivain et les activités des artisans du mouvement littéraire

de Québec, qui, dans les décennies précédentes, misèrent aussi sur des matériaux populaires du même ordre pour créer leurs œuvres littéraires.

Après un article consacré aux « jumelles Dionne », qu'il a développé en un livre important, ce qui lui a valu le grand prix du Salon du livre de Toronto, le Prix Christine-Dumitriu-Van-Saanen 2000¹, notre collègue Gaétan Gervais passe d'une famille paysanne à un personnage issu de la noblesse canadienne. Il s'agit de Verchères Boucher de Boucherville qui, durant la période 1803-1816, mena des activités commerciales dans le Haut-Canada et, particulièrement, dans les environs d'Amherstburg, un fort britannique situé en aval de Détroit. Par l'étude du Journal qu'il laissa, notre collègue apprécie la place que tenait encore le commerce des fourrures et examine les rouages du commerce de détail, mais, surtout, il peut montrer comment, pour maintenir son statut social, la noblesse canadienne devait s'appuyer sur des réseaux solides de connaissances et de relations et, dans le cas de Boucherville, comment ses relations avec un homme d'affaires en vue, Quetton de Saint-Georges, et d'autres aristocrates et militaires que sa famille avait fréquentés, lui pavèrent la voie dans le monde du commerce de détail au temps de la Guerre de 1812.

De son côté, Jean-Pierre Pichette s'intéresse à un rituel du mariage très vivant et coloré en Ontario français, la « danse sur les bas », connu dans le Sud-Ouest dans une variante, la « danse dans l'auge ». Pour cerner les principales manifestations et saisir l'évolution d'une pratique rarement rapportée au Canada français et qui n'avait jamais été étudiée en Ontario avant cette étude, il a ordonné une enquête et fait appel à de nombreux collègues et à des collaborateurs étudiants. La comparaison des centaines de témoignages réunis, franco-ontariens et canadiens-français, lui permet de décrire

¹ Gaétan Gervais, *Les Jumelles Dionne et l'Ontario français (1934-1944)*, Sudbury, Prise de parole, « Ancrages », 2000, 246 pages.

les formes particulières et régionales du rituel — la danse dans l'auge, dans une cuve et sur ses bas —, de suivre leur évolution et d'apprécier leur degré de vitalité dans les milieux minoritaires. L'examen des conditions historiques qui ont soutenu cette coutume — connue au temps des Papineau —, et du climat culturel favorisant sa durée et son expansion met en évidence la nécessité en ethnologie d'un terrain permanent, qui, en plus d'enrichir la connaissance, participe à l'abolition des préjugés.

Enfin, on trouvera une nouvelle rubrique à la fin de ce cahier, « chronique », où pourront figurer occasionnellement des nouvelles de notre Société. Nous dédions la première à la Société des Dix. Depuis quelque temps, nous avons établi des liens avec cette célèbre association de chercheurs : participation à des lancements, rencontres amicales, échanges de publications. Dans son numéro de 2001, le cinquante-cinquième de sa collection inaugurée en 1936, la Société des Dix consacrait quelques pages à la présentation de notre Société et des Cahiers Charlevoix, rendant cette collaboration un peu plus palpable². Nous sommes heureux, à notre tour, de saluer nos homologues et de présenter à nos lecteurs la Société des Dix, d'autant plus que c'est en Ontario, à Ottawa précisément, que fut créé en 1884 le Cercle des Dix, qui devait plus tard inspirer la fondation de cette confrérie, maintenant sexagénaire, et certainement vénérable.

² Fernand Harvey, « Chronique de la recherche. La Société Charlevoix », dans *Les Cahiers des Dix*, Québec, La Société des Dix; Sainte-Foy, Les Éditions La Liberté, n° 55, 2001, pp. [331]-332.